

## Brésil pour Nicolas Milin

**Partons maintenant vers l'Amérique du Sud, où Nicolas Milin, 31 ans, originaire du village de Kerriou, actuellement professeur de français à Brasilia, capitale du Brésil, nous relate son parcours.**

**Quel a été ton parcours depuis que tu es enseignant ?**

J'ai fait mon année de stage à Neuilly-sur-Seine, puis j'ai enseigné un an en Turquie au lycée Tevfik Fikret d'Ankara, puis deux ans en banlieue parisienne dans l'Essonne comme remplaçant, puis deux années en Guyane française. Je commence ma deuxième année à Brasilia.

**Quelles ont été tes motivations à demander des mutations hors du territoire ?**

L'envie de voyager. C'est une envie assez mystérieuse. Bien sûr, on sait qu'on voyage pour découvrir de nouveaux mondes, de nouvelles langues, de nouvelles cultures, de nouvelles manières de penser, et s'enrichir personnellement. Mais beaucoup de ceux qui s'expatrient longtemps, comme moi, continuent à se demander ce qui les pousse vraiment à voyager.

Pour certains, le voyage devient une drogue. Ça n'est pas encore mon cas, mais il y a effectivement quelque chose de puissamment attirant dans le dépaysement, et même dans l'angoisse qui l'accompagne parfois, quand tu es perdu au milieu de rien, avec des gens qui ne parlent pas ta langue alors que tu maîtrises mal la leur. C'est quelque chose de proche de l'adrénaline qu'apprécient les amateurs de sports à risques. Victor Segalen, le poète brestois, appelait cela l'exotisme. Je ne crois pas être seulement amateur d'exotisme pour autant. J'ai choisi, plutôt que de voyager comme le font certains, en avalant les kilomètres et en

regardant défiler les paysages, de m'installer sur le long terme à l'étranger.

Un de mes amis a fait un Douar-nenez-Hong-Kong à vélo, et est passé par la Turquie dans son périple, au moment où j'y étais. Je me suis rendu compte, qu'il passait à côté de beaucoup de choses et que, moi, j'essayais d'approfondir ma connaissance sur la culture de l'endroit où je m'installais : jusqu'à apprendre à aimer ce qui nous rebute au début. La cuisine en est un exemple facile, et qui reflète bien le reste : maintenant, j'aime l'ayran (essayez une fois dans un kebab turc, vous ne devriez pas le finir...) et la pamonha au maïs transgénique...

Mon but, c'est d'aller plus loin que le tourisme, qui est un peu à la portée de tout le monde maintenant. La carte du globe est entièrement dessinée depuis quelques décennies, et



*Sur une des trois Iles du Salut, qui a abrité le fameux baigneur de Cayenne, un enfer du passé aux allures de paradis*

puisqu'on ne peut plus être explorateur sur la distance, il faut repenser le voyage, à mon avis, sur la profondeur si on veut continuer à découvrir des choses. Mais ça ne reste que des suppositions.

Le jour où j'aurai la vraie réponse à la question de savoir pourquoi je voyage, je n'aurai

plus qu'à rentrer. Et je pense que je rentrerai avant... D'autant plus que je fais partie de ceux à qui leur région, leur famille et leurs amis manquent. La Bretagne, les Monts d'Arrée et la côte léonarde, ça reste chez moi, et je compte toujours y revenir m'installer un jour. Ça a peut-être même un rôle aussi : certains disent que si on croise autant de Bretons à l'étranger, c'est à cause de leur identité culturelle forte. Quand on sait d'où on vient, on est d'autant plus ouvert aux autres.

**Quelle est pour toi l'expérience la plus intéressante, enrichissante au cours de ces années ?**

Impossible de répondre. Ces années justement ne sont pas un séjour de vacances, dont on garde le souvenir d'une meil-

leure journée. C'est toute une vie. Ça veut dire des centaines de bonnes expériences qui n'ont rien à voir les unes avec les autres et qui sont incomparables entre elles. S'il faut quand même se plier au jeu, je garde un souvenir exceptionnel de mon passage à Erzurum, dans l'Est de la Turquie. À Ankara, un ami amateur de musique tradi-

tionnelle m'avait poussé à prendre des cours de saz et de türkü. Un peu comme si un turc venait prendre ici des cours de kan ha diskant. Le saz est un instrument traditionnel, et les grands maîtres, qu'on appelle "Asik" (amoureux), sont souvent des alévis (une secte musulmane très ouverte ; leur mot d'ordre est "akil ilk, din sonra" (d'abord la raison, ensuite la religion) et ce sont les plus grands artistes traditionnels turcs). Les alévis sont nombreux à Erzurum et je profitais de mon été pour voyager avec mon saz et rencontrer des musiciens dans les villages. À Erzurum, un grand Asik m'a pris sous son aile pendant une semaine. Fetih Siverekli, c'est son nom, avait là-bas un restaurant qui ne marchait pas très bien. On n'y mangeait pas très bien non plus à vrai dire. Il avait derrière lui une carrière internationale, et il avait été une star en Allemagne en particulier, où la communauté turque est très importante. Seulement un terrible accident lui avait enlevé ses deux bras, ce qui pour un joueur de saz, est plutôt embêtant... Finie la carrière internationale, et bonjour la misère... Il vivait seul dans son restaurant avec deux aides, un jeune homme et un gamin, qu'il avait recueillis dans la rue et à qui il essayait d'apprendre le saz avec très peu de patience. C'était un homme blessé, bourru, difficile, mais qui a accepté de m'enseigner beaucoup de choses, et qui m'a accueilli à sa table tous les jours en partageant le peu qu'ils avaient. Et puis, dans son arrière-salle, à longueur de journée, les plus grands Asiks du coin passaient jouer. Ils m'ont appris deux ou trois choses aussi. Lui chantait toujours, magnifiquement, en particulier,



*Séance de pêche à l'embouchure du fleuve Maroni séparant la Guyane et le Surinam*

*Le projet du stade de foot pour la coupe du monde 2014 à Brasilia*



Cathédrale de Brasília

des « uzun hava », ce qui est une sorte de gwerz dérythmée. J'ai beaucoup oublié depuis, mais j'avais fait forte impression sur le moment. La télévision s'était même déplacée pour voir le français qui jouait du saz! Ce qui avait permis à Asik Fetih de se faire un peu de pub...

**Pour écouter Fetih Siverekli :**  
<http://www.youtube.com/watch?v=06X1e8lqsDI>

**Existe-t-il des différences avec l'enseignement en métropole (pour les trois établissements que tu as fréquentés) ?**

Évidemment ! Mais les trois établissements entre eux, déjà, sont très différents. Le premier, en Turquie, était un établissement bilingue qui misait sur le côté "classe" du français pour attirer une clientèle de riches ankariotes en recherche de reconnaissance sociale. Un peu comme si on inscrirait son enfant dans une école bilingue russe à Neuilly : ça ne sert pas à grand-chose, mais c'est très très classe. Sur mon expérience guyanaise et la manière dont on traite les élèves là-bas, je ne me prononcerai pas ; il y a des avis critiques qui ne sont pas autorisés à un fonctionnaire de l'État, et le mien l'est beaucoup. Disons que, professionnellement, c'est un endroit que je suis content d'avoir quitté. Quant au lycée de Brasília, mes élèves sont principalement des enfants de diplomates des ambassades des pays francophones, ou de français expatriés.

À l'étranger ou en Guyane, on est globalement confronté aux mêmes difficultés que dans les établissements de zones à forte immigration en France : il s'agit de gérer des élèves qui viennent d'une autre culture, et d'une ou de plusieurs autres langues. C'est un défi globalement enrichissant quand on sait ne pas

rester fermé, et ne pas considérer un élève qui parle cinq langues comme un imbécile parce que celle qu'il parle le moins bien est la nôtre.

Mais ce qu'on découvre surtout en travaillant à l'étranger, c'est l'incroyable rayonnement que le français a gardé, et sa valeur symbolique. Aujourd'hui encore, symboliquement, c'est la langue de la démocratie et de l'intelligence. C'est pourquoi, malgré notre politique d'intégration parfois défaillante au sein des établissements, des étrangers continuent à s'inscrire dans les écoles françaises. C'est aussi pourquoi les Turcs ont été blessés du refus de la France de les voir entrer dans l'Europe, plus que du refus de n'importe quel pays européen.

Leur constitution est inspirée de la nôtre, le fondateur de leur république était francophone et francophile, la moitié des livres de sa bibliothèque, conservée dans son mausolée, est en français. C'est la même chose ici à Brasília : le mémorial du fondateur de la ville a aussi une bibliothèque, dont un important rayon est en français. Le fait que la langue des J.O. soit toujours le français nous étonne, mais pas les étrangers. Nous autres Français avons tendance à nous considérer comme un petit pays perdu au milieu de l'Europe. Notre rayonnement culturel est pourtant, toujours, immense. Et il est parfois dommage de voir que nous l'abandonnons. Le résultat est que de plus en plus de Turcs se tournent vers le modèle iranien. Ailleurs, nous nous laissons oublier et dépasser, souvent, par la concurrence des écoles américaines.

**Ton contrat va jusqu'en 2014 au Brésil, date du grand événement mondial du football pour le pays. Y'a-t-il des signes annonciateurs perceptibles de cela aujourd'hui ?**

Le premier signe, c'est que, curieusement, il y a à peu près la moitié de la Bretagne qui compte squatter mon appartement dans ces eaux-là! Plus sérieusement (quoique), hier, on a installé sur l'esplanade centrale de la ville la première représentation de la mascotte, en version gonflable géante. Pour les cultivés du foot qui voudraient briller en société, sachez que l'animal en question, qui ne sera pas facile à reconnaître si on n'est pas au courant, c'est un tatou. Le tatou, ça doit être un des animaux les plus chassés au Brésil ; c'est très bon au barbecue, même si la carapace part en morceaux, et il en existe des géants en Amazonie. On construit aussi des stades immenses et on agrandit les anciens. Celui de Brasília devrait accueillir 70 000 spectateurs, et on prévoit d'augmenter le Maracana de Rio à 90 000 places. Ça devrait ressembler à un match de fourmis, vu des tribunes du haut ! Niveau ambiance, ça ne change rien : ici, le moindre match de deuxième division donne lieu à une fête digne de la victoire des bleus en 98 chez nous. Les Brésiliens sont de toute façon assez doués pour la fête et la passion en général...

En fait, le seul effet

social de la coupe du monde pour l'instant, ce sont des critiques très vives sur les sommes astronomiques qui sont destinées à l'agrandissement et à la construction des stades, alors qu'une grande partie du pays vit toujours dans la misère, que les systèmes de santé et d'éducation sont terriblement mauvais et que la corruption toujours très importante empêche les lois de s'appliquer. Je suis quand même super-content de pouvoir assister à une coupe du monde au Brésil, de l'intérieur. La dernière coupe, vécue depuis la Guyane, était déjà sympa : on faisait la fête entre Français quand la France gagnait, la fête avec les Brésiliens quand le Brésil gagnait, et la fête avec les Surinamiens quand c'était le tour des Pays-Bas. Au Brésil, ça va être sans aucun doute énorme. Il faut savoir que pendant les coupes du monde ici, les jours où le Brésil joue sont fériés : personne ne va au travail et les administrations sont fermées. À un moment, en y réfléchissant, je me suis même dit que ça pourrait être dangereux pour moi si la France venait ici réitérer le coup de 98. Heureusement, l'équipe de France est ce qu'elle est... Merci Ribéry, tu m'as sauvé la vie...



Le Congrès de Brasília